

Autan...que ca bouge

Le long du chemin escarpé, les genêts, les cadés agrippent mes chevilles comme pour ralentir ma course. Ma progression est lente pourtant. Des pierres que je dérange roulent sous mes pieds pour se caler quelques centimètres plus bas. Mes jambes semblent à peine vouloir me porter. Je suis un vieil homme, c'est ainsi qu'elles me le signifient désormais. Mais, malgré l'effort que cela me demande, quelque chose m'attire vers le haut, vers ce promontoire dont je ne me lasse pas et d'où je vois la Méditerranée scintiller les jours de beau temps, les névés briller d'un éclat de diamant sur les Pyrénées et d'où, en plissant les yeux, je distingue même les contreforts sombres de la Montagne Noire. Une vie entière à refaire ce chemin sans m'en lasser. Jeune homme, il suffisait que je le décide et, depuis la borde, il ne me fallait que quelques minutes pour réaliser cette ascension. Je courais alors. Rien ne pouvait faire obstacle à ma progression. Aujourd'hui les choses sont différentes.

Mais là-haut, je sais que se trouve le petit banc de pierres naturelles. Il n'est pas très confortable mais il est situé idéalement. Où que je lance mon regard, la nature m'envoûte. D'ici je caresse les plaines, je frôle les vallons, d'ici je survole les forêts, les pierres et les rochers, d'ici je vois les champs et je distingue les villes, d'ici je vois les canaux et les ruisseaux, d'ici je vois l'eau et les nuages, le soleil et la terre, les arènes, les stades, d'ici l'Occitanie est mienne. Ici, je n'attends personne et personne ne m'attend. Que le petit banc.

Pourtant aujourd'hui, je n'y suis pas seul lorsque je m'assois enfin. Il est là, lui aussi. Le dérangeant compagnon. L'ami indésirable. Il me bouscule, profite de ma sénile fragilité pour me déséquilibrer un peu. Il joue avec mes vieux jours chancelants. Je vais m'installer entre ciel, terre et mer et il va me gêner. Comme chaque fois qu'il est là, l'espiègle.

— Saleté de vent d'autan, maugrée-je

— Tu ne m'aimes pas, n'est-ce pas ? chuchote-t-il à mon oreille. Tu es bien comme tous les autres... ceux d'avant et ceux de maintenant, ceux de tous temps.

Car, pour l'instant, il murmure encore. Mais je le connais par cœur. Il va monter en pression, se mettre à hurler bientôt.

— Pourquoi dis-tu cela ? demandé-je

— Parce que tu râles et que tu pestes, tu as beau marmonner dans ta barbe, je sais que je t'agace.

Il a raison, mon vieux compère. Mais il n'est pas raisonnable et il le sait.

Souvent je lui en ai voulu lorsque quelques jours avant la récolte, il jouait un peu trop fort avec les épis. Il moissonnait mes champs mûrs juste avant que je n'aie eu le temps de le faire, répandant les grains au sol, couchant les tiges dorées comme pour me narguer. Ou bien, ce farceur, soulevant les andains de fourrage de grain qui séchait, le déposait en bataille dans le champ du voisin. Nous le récupérons, pestant et râlant, à grand peine et grands coups de fourches en direction des charrettes.

— Ingrat que tu es, souffle-t-il. Tu ne retiens que quelques rares accidents. Te souviens-tu des ondoiements ?

Il sait jouer de mes sentiments, le bougre. En effet. Je n'ai jamais rien vu d'aussi beau que lui soufflant sur les champs de blé d'abord pour les faire frémir lorsqu'ils sont bas et verts en hiver. Plus tard dans la saison, il les caresse pour provoquer ces vagues merveilleuses à la surface des épis lorsqu'ils sont blonds. Le chuintement de la paille et des barbes est sans nul doute ce que j'ai entendu de plus mélodieux. Elle est là, la chanson joyeuse de l'été qui s'annonce... et ce sont les blés qui la chantent dans la douceur de l'air ambiant. Pendant qu'au loin sur les collines, les reflets dorés se changent en bruns doux avant de reprendre leur teinte ocre et il en est le seul artiste, ce peintre de génie. De ma vie entière, je n'ai pu me lasser de ce spectacle sans cesse renouvelé.

— N'as-tu pas été heureux de voir les tout derniers moulins de tes ancêtres griffer le ciel bleu lorsque je m'engouffrais dans leurs ailes entoilées alors que tu n'étais qu'un enfant ? Les meules de pierre broyant le grain pour en faire cette farine si blanche et si légère, cette farine à l'odeur délicate. Et

je sais qu'aujourd'hui tu regardes avec admiration les pales des éoliennes que je pousse inlassablement. C'est moi qui fais le travail...

— Toi ou...

— La Tramontane, évidemment. Ça m'aurait étonné que nous n'y venions pas. Elle trouve toujours grâce à vos yeux, n'est-ce pas ? Je ne comprends pas votre indulgence à son sujet. Votre indulgence éternelle. Alors qu'elle souffle deux fois plus que moi, vous oblige à remettre un gilet quand vous êtes bras nus.

— Elle dégage l'horizon sur la mer, dissipe les entrées maritimes...

— Mais qu'est-ce qu'elle connaît de la mer ? Je suis fils de la mer, j'ai hérité de sa fougue, de son nom. Je suis l'*Alta*, je suis l'*Auta* alors qu'on me pardonne mes excès. Et puis toi qui n'as pas bougé d'ici comment saurais-tu sans moi le parfum de la mer l'été ? Les embruns que je soulève à chaque ressac ? Les cris joyeux des baigneurs poursuivis par l'écume ? Les rires des enfants sur le sable ? L'exclamation des mouettes qui criaillent et volent vers le large derrière les chalutiers pour revenir aussitôt ?

Je souris. Sans même m'en apercevoir. Il reprend en rafale :

— Ce n'est pas moi qui crible les estivants de sable sur leurs serviettes, leur trouble la vue, c'est elle ! Moi, je les rafraîchis quand ils s'endorment au soleil. Je souffle dans les voiles de leurs frêles esquifs qui prennent la mer. J'envoie haut leurs cerfs-volants jusqu'à chatouiller les nuages.

Je me souviens des enfants, lorsqu'ils étaient petits, de leurs éclats de rire et de leur émerveillement lorsque le fil se déroulait quand le leur avait pris le vent et s'élevait pour tournoyer au-dessus de nos têtes. Il dessinait des heures durant des arabesques un peu folles, balloté entre les pattes de l'Autan comme l'aurait été une balle entre celles d'un chat.

— Ça les rendait, heureux n'est-ce pas ? siffle-t-il

Oui, ça les rendait heureux. Comme les courses folles au milieu des collines parmi les graminées agitées et les orchidées sauvages qui ployaient légèrement

sous la bourrasque. Les cheveux plaqués au visage, ils tombaient et roulaient au milieu des sauterelles, leurs rires étaient mon plus beau cadeau.

— C'est quand-même toi qui joues les fossoyeurs de l'été ensuite...

— Il en faut bien un. Et c'est déjà préparer l'été suivant...

A l'automne, dans les penchants, sur les reliefs doux, quand les charrues dessinent des sillons réguliers comme on remet de l'ordre dans une chevelure décoiffée avec un peigne en corne, l'Autan s'acharne à disperser les vestiges de la saison précédente. Quand la vendange est en cuve, quand les ormeaux, les peupliers renoncent à leur parure verte et que les houppiers confrontent leurs ocres, leurs rouges, leurs orangés, il met fin à ce tableau en arrachant une à une les feuilles rondes, les feuilles oblongues, les feuilles dentelées pour les éparpiller.

Et ça dure, et ça dure, trois, six, neuf ou douze jours et plus encore...

— Tu vas encore me reprocher de vous rendre fous ? D'être le vent du Diable ?

— Tu exagères toujours !

— Qu'y puis-je, moi, si vous êtes aussi sensibles et si vous avez le sommeil tellement léger ? Qu'y puis-je si les nuits raccourcies vous mettent de mauvais poil et tourneboulent votre esprit ? D'ailleurs je fais des efforts, sous la lune, je ralentis quelque peu ma course. Pour preuve, n'entendez-vous pas les chiens au loin qui jappent et s'inquiètent de l'épaisseur de la nuit ?

— J'entends surtout ton mugissement dans le canon de la cheminée... Les volets que tu fais grincer et les parquets qui craquent...

— Que veux-tu, je suis comme ça, un peu facétieux, un peu farceur... Et puis, je ne vous prends pas par surprise ! Quand, de la plaine, depuis vos fenêtres, vos balcons, vous distinguez la chaîne des Pyrénées, vous savez que le territoire occitan sera mien dès le lendemain...

Dans les champs, les villages, les villes, je vous entends dire « *L'Autan, va bufar* »

L'Autan va souffler... Et il souffle, s'engouffre dans le goulet d'étranglement entre Montagne Noire et Pyrénées, se lance dans les plaines et les vallons, arase les collines, soulève la poussière. Il est l'Autan Noir, il est l'Autan blanc, il est multiforme, il effeuille au passage toute la rose des vents.

— Je fais le lien entre les territoires, j'unis les géographies, les monts, les collines, les vaux les lacs, la mer, les fleuves et les canaux, les routes et les chemins, les prés et les villes. Ils se connaissent tous parce que je suis là, ils ne font qu'un parce que je les relie.

Il n'a pas tort. Cette fois encore...

Il se fait tard et le soleil, au loin, se rapproche de l'horizon. Le crépuscule ne tardera plus. Il va falloir que je rentre. Mais, je ne peux m'empêcher une dernière provocation :

— Et les Hommes alors ? Penses-tu que tu les réunisses ?

Il se pose, se fait brise soudain, un souffle léger à peine perceptible...
Touché !

— Les Hommes, vous, les Hommes, n'avez-vous pas besoin de moi ?

— Besoin ? Je ne sais pas mais nous avons appris à faire avec tes caprices.

— Je sais, mugit-il, orgueilleux, je suis un peu le grand ordonnateur. Je fais pousser les arbres de travers. Mais contemple donc le sens dans lequel vous avez construit vos habitations, les métairies d'autrefois, dans cette orientation qui respecte le sens de mon chemin...

— C'est pour ne pas que tu brailles dans les tuiles !

— Peut-être est-ce seulement pour mieux contempler ma course ?

— Crois-tu ? Nous avons pris soin de faire des murs aveugles aux pignons de nos maisons pour ne pas que les huisseries claquent sous tes bourrasques, que les vitres ne se brisent quand tu t'emportes... Tu te comportes en garnement bien souvent.

— Mais je vous aide bien, parfois lors des moments où vous vous réunissez.

— Que veux-tu dire ?

Il m'intrigue. Il tournoie, se tourmente, se fait courant d'air léger, soulève un trait de poussière. Il semble presque hésiter.

— Écoute, écoute... n'entends-tu rien ? cingle-t-il soudain.

Je me tais un instant. En tendant l'oreille, je distingue une clameur au loin, elle est mélange de cris, d'applaudissements et d'encouragements...

— Un match de rugby, dis-je en souriant

— Oui, j'aime porter la voix des supporters lorsqu'ils s'enflamment pour leurs équipes, j'aime détourner – un peu - la trajectoire du ballon... ça rajoute un peu de sel au suspense en Ovalie...Mais écoute, écoute encore ! *Escota plan !* Tu entends ?

Là-bas dans la vallée, quelques refrains...

— J'aime aussi porter la musique de vos fêtes et vos festivals... jouer avec le son des accordéons, des *bodegas* et des rebecs ou celui des guitares rock... J'aime me glisser le long des péniches du Canal du Midi pour faire chanter les arbres et emporter les notes des guinguettes et des petits bals pour les faire savoir à tous... J'aime emmener avec moi le fumet appétissant des *mounjetades* servies sur les places de village...

— Parlons-en...

— Je sais, vous vous agacez parfois quand je traîne les soirs de fête sur les places, près des clochers-murs ou des campaniles, des écoles ou des mairies. Je sais, je fais claquer un peu fort les toiles des barnums, je soulève les nappes, secoue les lampions, renverse parfois quelques verres vides... Que veux-tu c'est ma nature de plaisantin... Mais dis-toi bien que, pendant que je fais tout ça, je retiens au loin la pluie ou l'orage, ces petites gouttes qui menacent la durée de vos festivités... C'est ma façon de participer, de faire la fête avec vous.

Du soleil, ne dardent déjà plus que les derniers rayons. J'ai trop traîné ici. La nuit est presque là. Au milieu de la musique et des bravos, au milieu des rires et des flonflons, je vais m'endormir. Il me tient la main, mon ami fidèle, mon compagnon de toujours. Son souffle chaud m'enveloppe comme pour me bercer.

Je n'ai pas la force de redescendre cette fois. Pas pour le moment. Qu'importe.
C'est ici que je suis bien et je vais y dormir un peu en attendant...